L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 78 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI, 8 MAI 1888.

NÉCROLOGIE.

LE DR J. F. BORDE.

Parmi les louisianais qui se sont le plus distingués dans leurs études à Paris, nous pouvons, sans hésiter, citer le docteur J. F. Borde qui, dimanche, à 2 heures du matin, succombait à un mal dont l'inéxorabilité n'était que trop prévue.

Ce fut sur les bancs de nos Ecoles Publiques qu'il reçut sa première éducation, et, comme chez toutes les organisations d'élite, sa valeur intellectuelle ne tarda pas à se montrer. Nature primesautière, il saisissait vite, et, ce qui vaut mieux encore, les notions se gravaient en lui, se classaient déjà avec méthode.

Ces aptitudes remarquées par tous décidèrent son père, né Français, si nous ne nous trompons, à l'envoyer à Paris, afin d'y poursuivre ses études médicales, pour lesquelles il avait un goût bien marqué.

Nous n'avons pas encore ici, sous ce rapport, les riches ressources, les professeurs autorisés que nous possédons aujourd'hui, et la grande Ecole de Médecine de Paris, avec ses sommités dans toutes les chaires, sollicitait, attirait le jeune étudiant.

Arrivé dans ce centre si fécond, il prit immédiatement la vie au sérieux ; il se promit à lui-même de répondre aux espérances que l'on fondait sur lui. Dès le début il se fit donc une loi du travail ; à l'exemple de nombre d'autres créoles, qui l'avaient précédé ou qui suivaient les mêmes voies que lui, il fit sa marque dans chacun de ses examens successifs.

Le plein succès couronna ses pleins efforts, il se renouvela à chacune des épreuves. Quand M. Borde arriva au but, c'est à-dire quand il obtint son diplome, il avait non seulement achevé des études brillantes, mais encore il avait fait, dans les hôpitaux, ce stage qui complète le médecin, ce stage qui vaut si vite une précieuse expérience.

Au cours de sa vie d'étudiant M. Borde eut, pour camarade d'école, un compatriote qui fut et resta son ami fidèle entre tous, le Dr Henri Bayon. Celui-là aussi marchait résolument dans la voie du travail, du succès, et souvent, pour les deux amis, les évolutions de la vie étaient les mêmes, furent synchroniques, comme mêmes, furent synchroniques, comme jumelles, pourrions-nous écrire. La persistance de cette parité, de cette dualité fut même un trait frappant, presqu'étrange, dont tous deux nous ont plus d'une fois entretenu.

De retour en son pays natal, qu'il aima toujours profondément, le Dr. Borde, nommé à la paroisse St-Jean-Baptiste, se fixa à la Nouvelle-Orléans.

La clientèle ne pouvait se faire attendre pour le jeune médecin, arrivant avec l'autorité de belles études. Elle lui vint donc vite, elle alla croissant toujours, et depuis de longues années elle était des plus considérables.

Néanmoins, si riche que fut cette clientèle ; si occupées que fussent toutes les heures du Dr Borde, il trouva toujours le temps d'aller aux nécessiteux, d'y aller avec cette cordialité qui était dans son essence même.

Le pauvre ne l'appaint jamais en vain à sa porte ; il estimait que la profession du médecin, si noble déjà, s'élève encore par la charité, il la pratiqua largement.

Sous ce rapport, nous ne saurions compter ses bienfaits ; si mort s'en suivit à un grand nombre de malheureux un médecin, un ami, qui souvent joignit des secours matériels à ses soins professionels. Autour de cette tombe bien des voix s'élèveront pour la reconnaissance ; cet hymne de gratitude ne sera pas le moindre hommage rendu à sa mémoire.

Nous avons parlé des forces études qu'il fit ; mais, avec ces connaissances acquises, il possédait une qualité, un véritable don, qui ne naît pas toujours du travail, qu'on intelligent que soit celui-ci : la promptitude, la lucidité, la sûreté du coup d'œil, le diagnostic, en un mot.

La nature, la cause du mal précisées, il l'attaquait promptement, résolument ; l'erste serait longue des belles cures achevées par lui.

Vous l'avez du remarquer comme nous, les médecins, dignes de ce titre, ont, en général, une grande facilité de parole. Elle se retrouvait chez le Dr Borde, à un haut degré.

C'était, en vérité, un causeur des plus aimables ; il parlait d'abondance, avec un tour qui lui était particulier. Esprit orné, lettré, chez lequel était développé le goût du beau, sous toutes ses formes, il était par dans chacune de ses manifestations et en parlait, comme il parlait de la science, en moderne, d'une façon toujours affrayante.

Nature essentiellement latine, nature typique dans sa conversation, il savait plaire à trouver le côté plaisant d'un fait d'une individualité. Il faisait du Grévin parlé ; en peu de mots il vous esquissait une silhouette, si frappante qu'on la reconnaît immédiatement. La note fine, ironique, venait souvent à ses lèvres ; jamais cependant avec une intention méchante. La phrase était incisive, caustique, mais blessante non pas.

Dans la causerie intime, il avait conservé une gaîté toute juvénile ; il avait fréquemment des bonneries, des fanfares de rire, qui communiquaient irrésistiblement. C'était si dérideur, d'une verve exubérante parfois.

Le médecin a le triste privilège de trop bien connaître l'affection dont il est atteint. Il en suit pas à pas la marche, les haltes, trompeuses pour d'autres, les crescendo ; il se rend un compte exact de l'œuvre de ruine qui se poursuit impitoyablement dans son organisme.

Son être lui devient comme un cadran sinistre, sur lequel il suit, avec le guide implacable de la science, la marche destructrice du temps. Il sait, presqu'avec certitude, le moment où l'aiguille fatale sonnera l'heure de la fin suprême. Souffrance morale—la plus désolante de toutes—qui s'ajoute aux souffrances physiques ; et qu'à trop connue, sans doute, l'ami distingué et bien regretté auquel nous consacrons ces lignes.

Le Dr. Borde entrait dans sa cinquante-huitième année, tout récemment encore, il était plein de force, de verdeur. Nul plus que lui n'avait besoin, n'avait envie de vivre, plus il était entouré d'affection, tant il avait encore de bien à faire.

Une joie a manqué à cet excellent homme : joie convoitée entre toutes ; celle de voir son fils aîné, sujet déjà brillant, achever l'an prochain, ses études médicales, comme il les a commencées c'est-à-dire avec un succès complet dans chacun de ses examens. Ce bonheur si mérité, le père excellent, dévoué, en eut le goût ; il en fit une ornauté du sort, dont la pensée a dû hanter ses derniers moments.

La mort impitoyable est venue, mais il l'a combattue jusqu'à l'extinction complète de ses forces. Doué d'une indomptable énergie de volonté, d'un rare pouvoir de résistance, il était encore debout peu de jours avant le dénouement. Malade condamné, lui-même, il voyait ses malades. Et cependant il savait bien—il savait trop que tout à l'heure il faudrait succomber à la lutte.

De tels hommes ne doivent pas rester dans l'ombre sans qu'on rende témoignage à leur mérite, à leur cœur, à leur caractère. C'est ce que nous avons essayé de faire dans ces lignes jetées à la hâte, en désordre, et qui diront bien incomplètement à la famille du Dr J. F. Borde—à sa femme, sa fille, ses deux fils—les respectueuses sympathies éveillées en nous par le malheur qui les frappe, par le deuil où ils entrent.

L. PLACIDE CANONGE.

CONCERTS GILMORE.—On sait que la première soirée de M. Gilmore (concert instrumental et vocal) aura lieu, après demain jeudi, au théâtre St. Charles.

Rappelons que c'est là un des orchestres les plus célèbres qui soient et dont les succès, après avoir retenti bien des années à New York et dans les villes principales de ce continent, ont reçu une éclatante consécration à Paris, où M. Gilmore a fait exécuter ses exécutants devant des auditeurs qui ont attaint parfois le chiffre de 20,000 personnes.

C'est devant une assistance pareille qu'il joua à Lyon, et malgré la défense qui lui en avait été faite, *la Marseillaise* On juge de l'effet, on devine l'enthousiasme.

Nous n'avons pas encore reçu le programme de jeudi. On nous dit seulement que M. Gilmore a réussi à former ci au chœur de près de 200 chanteurs.

ŒUVRE NOUVELLE. — La plume de Mlle Grace King est l'une de celles qui contribuent le plus au mouvement littéraire dans notre Sud. Il suffit que son nom signe un ouvrage pour que celui-ci attire l'attention, pour qu'on le lise assitôt, avec la certitude d'y trouver de l'intérêt, de style, de l'entrain.

Son dernier livre, publié par la maison A. C. Armstrong et fils, de New-York (Broadway 74), a pour titre : *Monsieur Motte.*

Nous la remercions de l'envoi qu'elle a bien voulu nous en faire. Ce nous sera plaisir de prendre connaissance de l'œuvre et de dire aux lecteurs de *l'Abeille* l'impression qu'elle nous aura laissée.

Le volume se trouve à la Librairie Eyriah, 130 rue du Canal.

La troupe Mangé.

Les exploitations de troupes lyriques françaises, dans les villes de l'Est ou de l'Ouest, aux Etats-Unis, ont subi, à peu près invariablement, des fiascos retentissants, et plusieurs d'entr'elles ont fini par de véritables désastres.

Nous n'avons point ici pour objet de rechercher les causes de ces nombreuses mésaventures ; nous voulons seulement constater un fait, en ajoutant le nouveau sinistre de compagnies d'opéra sur le continent américain.

D'ailleurs ces débacles-là n'advinrent pas seulement aux troupes lyriques françaises ; italiens, allemands ont fait la même école.

Cela est de date trop récente pour n'être pas présent à la mémoire du lecteur. Les directions se suivent là bas dans leurs chutes ; le chateau de cartes de M. Mapleson est l'un des derniers écroulés.

Chose étrange les troupes jouant drames, comédies, opérettes du répertoire français sont infiniment plus heureuses aux Etats-Unis. Et pourtant les trois quarts des public qui les applaudissent et leur valent des recettes considérables, ne comprennent pas un mot des ouvrages interprétés ; tandis que la musique, elle, est, sous un certain rapport, la langue universelle, qui peut causer à tous des impressions profondes, abstraction faite du poème qu'elle traduit.

Quand la direction de notre Opéra se décida à entreprendre sa tournée, son projet ne me parut guère offrir de chances sérieuses de réussite, et si en cela j'avais exercé une autorité décisive, à coup sûr la troupe Mangé serait demeurée ici plutôt que de céder à des sollicitations ne présentant aucune garantie suffisante. J'imagine que les artistes de notre Opéra auraient volontiers accepté, par exemple, la proposition d'achever ici leur engagement—deux mois leur restaient encore—sur la base d'une réduction de 50 o|o ; quitte à se dédommager, au prorata, sur le surplus des recettes, si surplus il y avait eu, après paiement de l'administration, des employés, etc.

Quoi qu'il en soit, l'heure n'est plus aux avis ; ils seraient parfaitement stériles. Une rude leçon a suivi tant d'autres leçons.

St. Louis, Cincinnati, Columbus, Springfield, Chicago, Washington, Baltimore, tout cet itinéraire n'a été qu'une longue suite de déceptions, à bien peu d'exceptions près. Il en sera toujours ainsi, tant que des entreprises semblables ne seront pas basées sur un abonnement, non pas seulement promis, fût-ce par écrit, mais réalisé on certainement réalisable, et versé en mains sûres. Songez donc que ces exploitations, toujours si coûteuses, peuvent être compromises par les circonstances les plus futiles : une suite de pluies, des fêtes privées, des fêtes publiques, etc.

Vous lisez dans le *Daily News* que les principaux artistes de la troupe Mangé ont été fort applaudis dans les *Huguenots*, au Albaugh's, Baltimore. Nous y trouvons des éloges prodigués à MM. Berger, Claverie, Maugé, Coste ; Mmes de Rinckley, de Voitry, Grandel. Notre confrère écrit bien qu'à la chute du rideau, au deuxième, troisième et quatrième actes, les artistes ont été rappelés, acclamés par une salle pleine ; mais tout cela ne constitue qu'un succès artistique et qu'une seule recette ; ce qui est une aide piètre en pareille affaire.

Enfin la nouvelleet triste aventure est terminée ; les représentations de cette troupe ont dû prendre fin à Baltimore samedi ou dimanche.

D'un moment à l'autre il faut donc attendre ici le retour de Mme et M. Maugé. Il importe que ce retour ait lieu dans le plus bref délai.

Des sympathies très sincères, très puissantes, restent avec la direction, celles du public qui paie ; néanmoins il faut l'œil du maître pour que les choses marchent non seulement d'un pas sûr, mais rapidement.

La Nouvelle-Orléans, cela va de soi, offre à une troupe lyrique française des ressources auxquelles celle-ci ne saurait prétendre, nulle autre part aux Etats-Unis ; cependant ces ressources ne sont pas assez sûrement acquises, sont parfois trop indécises, pour qu'il ne soit pas utile de les assurer, de les fixer, dans une certaine mesure. Un abonnement solidement assis, d'une valeur incontestable, d'une réalisation facile, immédiate, telle est la fondation première, indispensable, la clé de voûte d'une campagne théâtrale en notre ville.

L'administration le sait aussi bien que nous ; et si Mme et M. Maugé se rendent ici, avant leur départ pour Paris, c'est afin d'obtenir, aussi forte que possible, cette première assise sans laquelle rien ne vaut.

Nous leur souhaitons d'avance la bienvenue et, d'accord en cela avec la grande masse du public, nous espérons que le saison prochaine les dédommagera quelque peu de la vilaine période qu'ils viennent de traverser, et que leurs nombreuses et laborieuses efforts obtiendront enfin un commencement de récompense.

Aujourd'hui comme hier nous sommes avec la direction de la scène lyrique française à la Nouvelle-Orléans ; aujourd'hui mieux encore qu'hier ; puisqu'il y a eu pertes nouvelles—nous demandons le patronage de tous pour une administration qui s'est pleinement acquittée des obligations prises envers notre public.

L. PLACIDE CANONGE.

Un banquet.

Le Club de la Démocratie se donne pour premier devoir de grouper ici l'élément français—naturellement ou non—d'appeler aussi dans ses rangs tous ceux qui sont d'origine française, qui aiment la France.

Cette idée a pour conséquence forcée un second devoir, non moins important que le premier ; celui de contribuer à maintenir à la Nouvelle-Orléans, en Louisiane, la langue française ; mieux encore de la propager par tous les moyens légitimes, pratiques.

Cette pensée devait être comprise dans un milieu comme le nôtre. Elle y chemine, en effet, d'un bon pas, et cette semaine, elle n'a pas moins de 1,500 cartes, qui n'impose, croyons-nous, à ses adhérents, aucun programme politique, voit, tous les jours, grandir son rôle, où figurent aujourd'hui plusieurs centaines de membres, qui la sontiennent de leurs quotités et qui nous semblent vivre en excellents termes avec elle.

M. J. Larrieu, président du Club de la Démocratie Française, a été choisi, à l'élection récente, comme membre de la Chambre, où il va représenter le septième ward. Quelques uns de ses amis du Club ont désiré fêter cette élection, et, dans ce but, ils lui offraient dimanche, dans les salons de M. A. Sens, un banquet auquel étaient conviés plusieurs membres de la Chambre et du Sénat de la Louisiane.

Disons le tout d'abord : dîner excellemment entendu, comme menu ; excellemment servi aussi, dans un salon où se marièrent les couleurs françaises et américaines ; parmi les guirlandes était le portrait du Président Cleveland.

L'affaire a été fort chaude, pas n'est besoin de le dire ; on a fait très allègrement honneur aux vins de France, à la cuisine française, qui mérite bien d'être la cuisine universelle.

Nous dîtions parmi ces convives, et notre plaisir est de noter aujourd'hui que la fête a été aimable, animée, complète, auteur de cette table où étaient assis MM. J. Larrieu, G. Vidalat, vice-président du Club et présidant le banquet ; J. G. Spor, trésorier, L. P. Bouby, Dr A. B. de Villeneuve, M. Rosental, A. Cabaniol, E. Autoine, B. Puisségur, F. Lanos, Desbons, C. Miquel, B. Mayli, G. Grégoire, L. Aimont, G. Laudumiey, Numa Augustin, L. Placide Canonge.

—MM. Charles T. Soniat et Frank Marquez étaient fait excuser.

Verve de parails facteurs, menu et cave de bonne lignée, la parole vient vite aux lèvres : le plus silencieux se ferait volontiers bavard. Aussi dès les premières bouteilles les causes se allaient bon train, dans un étiquette-point, jusqu'au moment où sont venues les toasts, dont le premier a été porté par M. S. Vidalat à M. Larrieu, celui auquel était offert le dîner.

Le toast, vous le savez, est d'une fécondité grande ; les uns jaillissent des autres ; la coupe qu'on vide, vous envoie la pensée qui tout à l'heure était rebelle ; cette pensée elle naît d'une rasade, comme Vénus du sein des eaux, pour rappeler un vers de Musset.

Le vin de champagne surtout a cette fécondité. Or il y en avait là et de différent crû : de Moët et Chandon, très sûrement authentique, s'il vous plaît, car il restait d'un de nos plus agréables compagnons de table, M. Desbons, louisianais, agent de cette famouse marque. Frappez à cette porte ; vous y reviendrez.

L'espace dont nous disposons, ne nous permet pas de répéter ici les nombreux toasts qui se sont entrecroisés, qui ont pétillé durant les quelques heures passées là. Nous devons donc nous contenter de nommer ceux qui les ont portés—en ajoutant qu'aucun d'eux ne s'est avisé de troubler traitreusement la digestion des convives par une éloquence trop prolixe.

On a essayé, sur toute la ligne, du *multum in parvo*. Donc les toasteurs étaient MM. S. Vidalat, J. Larrieu, Numa Augustin, L. P. Bouby, Dr A. B. de Villeneuve, J. G. Spor, P. Puisségur, G. Grégoire, M. Rosenthal, Landumiey.

Pas n'est besoin de dire que France et Louisiane étaient souvent nommées et que l'on a ardemment plaidé la cause de cette belle langue française, à laquelle, d'ailleurs, nous étions tous gagnés.

On l'imagine, au cours d'un dîner français, la chansonnette a vite pris son vol ; nous en avons entendu plus d'une très finement dite.

On y prenait goût, tant et si bien que le dîner, commencé à six heures, s'achevait entre dix et onze.

Achevons ce très pauvre compte rendu, en remerciant les organisateurs de la fête des prévenances dont ils nous ont entouré.

Au moment où nous terminons ces lignes, on nous annonce que le Club de la Démocratie Française, dans sa séance d'hier, 7 mai, a élu ses officiers pour l'année courante.

En voici les noms : MM. J. Larrieu, président (réélu) ; S. Vidalat, 1er vice-président (réélu) ; A. Capitou, 2d vice-président (réélu) ; F. A. Fuyau, secrétaire (réélu) ; E. Antoine, sous-secrétaire (réélu) ; J. G. Spor, trésorier (réélu) ; F. Lanos, secrétaire aux finances.

MEMBRES DU COMITÉ DE DIRECTION DU FRANCO LOUISIANAIS : MM. S. Vidalat, J. G. Spor, L. P. Bouby, E. Antoine, R. Saulay, M. Rosenthal, A. C. Miquel.

NÉCROLOGIE.

M. HUBERT WATAR.

Hier un cortège d'amis accompagnait le cercueil de M. Hubert Watar, un homme dont la vie fut modeste, mais utile toujours. Durant ses soixante-douze années d'existence, il vit souvent de mauvais jours, de rudes épreuves. Aucune de celles-ci ne put faire varier cette nature profondément bonne, qui ne connut jamais ni l'envie, ni la haine, et se jugeait heureuse quand le travail ne lui manquait pas ; M. H. Watar ne devait il pas à ce travail la plus douce, la plus pure jouissance : celle d'assurer le confort à son *home*, à sa famille, qu'il idolâtrait et dont il était l'idole.

Il était typographe, typographe habile, et ce labeur là est aussi de ceux qui réclament une grande force de résistance. Il s'impose la nuit comme le jour.

Cette résistance il la conserva jusqu'à la dernière heure ; nul n'était plus régulier à sa *casse*, nul n'y faisait de meilleure besogne. Dévoué à sa tâche, on pouvait aveuglément se fier à lui.

Nous en pouvons parler en toute connaissance de cause ; en effet, M. Hubert Watar fut, durant de longues années, l'un des employés les plus considérés dans les ateliers de l'ABEILLE, où il fit son apprentissage, et dont il fut l'un des *foremen*, l'un des protes, alors que le journal était publié en anglais, comme en français. Il fut aussi attaché au *Picayune* pendant une quinzaine d'années.

Nous avons gardé de lui le meilleur souvenir. Au moment où il vient d'être enlevé à sa famille, à ses amis, à l'Association typographique dont il fut membre, nous avons le devoir de dire en quelle estime nous le tenions tous ici, et combien il méritait cette estime.

Ce sincère témoignage de respect, de sympathie, de regrets, nous l'adressons à sa veuve, à sa fille, Mme Charles Marchand, à ses sœurs, à son frère. Ils ont perdu le plus affectueux des parents, et la communauté, un honnête homme dans toute l'acception du mot.

Boireau vante, a son ami Guibollard, les charmes de Mme Boireau.

—Si tu voyais, mon cher, quand elle se dénoue, ses cheveux, ils tombent jusqu'à ses talons.

—Peuh ! fit l'autre, Mme Guibollard c'est bien pis : quand elle les peigne ils tombent par terre !

Le Manulin du Dr Hartman qui s'est distribué à la Nouvelle-Orléans, en bouteillon comme échantillon, doit se prendre de cinq à dix gouttes, une demi heure après chaque repas, et dans des cas extrêmes de constipation opiniâtre. Le prix du Manulin dans toutes les pharmacies est d'une piastre la bouteille ; et dans chacune de celles-ci il y a 1120 doses. Au lieu de cette modique pilule, la bouteille vaudrait $47. Pour l'état bilieux et la constipation, le Dr Hartman se prescrit rien autre que ce remède infaillible.

U. S. SIGNAL OFFICE.

7 mai 1888.

	7 H. P. M. Temps Moyen.	7 H. P. M. Temps Local.
Hauteur des Eaux.		
Augusta	24.0	4.3
Nashville Tenn	14.7	
Vicksburg	20.9	
Cincinnati O.	10.0	10.0
Omaha Neb.	3.7	
Davenport, Ia.	14.3	
Pittsburg, Pa.	5.5	
Keokuk, Iowa.	15.5	
Shreveport, La.	22.7	
La Crosse, Wis.	15.5	
St-Louis, Mo.	12.7	
Leavenworth, K.	15.6	
St. Paul, Minn.	30.9	
Louisville, Ky.	19.0	
Vicksburg	20.0	
Memphis, Tenn	20.0	
Yankton		

Liste des passagers partis pour le Havre, le 5 mai, par "La Champagne."

M. W. Adler, Mme Adler et enfant, M. S. Adler, M. F. Adler, M. Frédolin Arnault, Mme Arnault, Mlle Louise Arnault, Mlle Hélène Arnault, M. H. J. Abbott, M. Benin, M. Charles P. Bell, M. F. E. Bertier, Mme Bertier, Mlle Caroline Bertier, M. Jules Bonn, M. A. Butler, Mme A. C. Butler, Mlle Alice Butler, Mlle Florence Butler, Mlle Nora Butler, Mlle May Butler, M. Benjamin M. Edwards, M. Henry Blanchard, M. H. Bloch, M. Beauregard, M. Charles Baroux, M. J. Bodenhamer, M. Bignard, M. Amory S. Carhart, M. Edmond Cahn, M. Alfred Cahn, M. Edmond Cahn, M. Alex. Cameron, M. Chevaud, Mlle Mhuia Curd, M. N. Charbonnelay, M. Jules Courtin, Mme Courtin et deux enfants, M. Jules Chaumont, M. Jose Manuel Casnac, Mme Casnac, M. Manuel Cortada, Mme Cortada, M. Austin Corbin, Mme Corbin et deux enfants, enfant et domestique, Mme Dansat, Mme Dumontier, M. G. Dessauer, M. Alfred Davis, Mme M. D. Conrad Diehl, Mme Diehl, M. Diehl, Jr., M. E. Davonat, M. Charles S. Fischer, Mme Fischer, M. W. J. A. Fuller, M. Wood Foudick, M. P. Flequet, M. Alexandre Fleq, Mme M. Fleq, M. Guerrero, M. S. N. Guiwillig, M. L. Grebner, M. F. August Georger, M. John Greiner, M. C. Gousset, M. Gaston Gilbert, M. Gérard, Mlle L. Guignet, M. Nemesio Gutierres, Mlle Concepcion Gutierrez, Mme Goicoechea, Mlle Goicoechea, M. Théodore Haviland, Mme Haviland, enfant et deux domestiques, Mlle Léonie Haviland, Mlle Renée Haviland, M. Willie Haviland, M. C. Hernandez, M. J. H. Hopkins, Mme Hopkins et enfant, M. C. Huber, M. Hirsch et deux enfants, M. Hoffheimer, M. J. Huber, M. Théodore Howard, M. C. W. Hagen, M. Augustave Jacobson, M. G. Kelleher, M. Edward Kelly, Mme Kelly, Mlle Kelly, Mlle Kelly, Mlle Kersey, M. Richard Krause, M. A. J. R. Lauzier, Mme Lauzier, M. D. Lontz, M. Lauzier, Mme Lauzier, M. Lonzecker, Mlle Angelo Lugaro, M. Bender Matthews, Mme Matthews et enfant, M. Mallet, M. Mallet, Mlle Mallet, M. S. Mayer, M. F. Moc, M. A. Muller, M. P. Miré, M. Geo. Megret, Mme Moses May, Mlle Birdie May, Mme L. Morse, trois enfants et domestique, Mlle Morse et gouvernant, M. George T. Morin, M. Peter Meyer, Mlle Morgan, M. Jos M. Martel, M. Martel, M. Martel, M. Consolidas, M. E. Nerot, M. C. H. Nash, Mme Nash, deux enfants et domestique, Mlle M. Oxnard, Mlle Mathilde Oxnard, M. O'Connell, Mlle O'Connell, M. E. O'Connor, M. Dominick Oeschger, Mlle Julie Olivet, M. O'Connell, Mlle O'Connell, Rev. James O'Connell, M. Ed. Pelletier, M. A. Pelletier, M. Walter Pigou, M. W. A. Perry, Mme Perry et domestique, Mlle B. C. Perry, M. J. H. E. Perry, Mme Perry, M. Mallet, Mme Perez Y Casse, Mlle Mallet, Mlle Pelletier, M. Pelletier, M. Pelletier, M.